



LA
PAGE
BLANCHE

n°53
AVRIL 2020

LA PAGE BLANCHE

n°53
AVRIL 2020

- p3 Simple poème
El magno Raphaël
Floriane Germain
- p4 La nouvelle éducation sentimentale
III
Constantin Pricop
- p6 Poètes de service
Marco Geoffroy
Floriane Germain
Lucienne Mc Kirdy
- p12 Moment critique
**Comment c'est d'être au monde
dans une langue différente**
Lucienne Mc Kirdy
- p13 Bureau de traduction :
Valery Oisteanu
Ivan Pozzoni
- p15 Séquences
Simon Kovacs
Pierre Lamarque
- p18 Poètes du monde :
Georges Perros
Robert Pinget
Peter Handke
Oscar Wilde
- p20 E-poésies
Evgue-Riek Gevomagdala
Coralie Meisse
Étienne Mériaux

Illustrations de couverture :
Notre-Dame - Jean-Claude Bouchard

SIMPLE POÈME

EL MAGNO RAPHAËL

Extrêmement cultivé comme le grand Raphaël,
le voilà, dès le matin (clope au bec, café
Malaxé) en compagnie de l'effrayante fée.
À cette dernière il explique le nombre d'or, tel
Goliath qui estimerait David pour élever
non seulement sa vie mais aussi calmer sa frustration.
Oubliant sa démesure de géant, l'action
réprimandée et l'incompréhension envolée.

Aussi philosophe, sa voix claire dissipe les heurts.
Par une explication simple, ils dénouent des heures
harassantes de malentendus et de colère.

Ainsi, El magno Raphaël coupe ses cheveux
et rajeunit, prêt à démarrer une nouvelle vie;
la clé est en lui, nul besoin de faire la guerre.

FLORIANE GERMAIN

Novembre 19

La nouvelle éducation sentimentale



par Constantin Pricop

Le fils du plus important personnage politique - mais de sa position sociale il ne parlait jamais, se comportait comme tous les autres, il étudiait même plus que les autres, en général sa présence était à l'opposé de ce qu'on connaissait et de ce qu'on connaît aujourd'hui des enfants des riches. Bien sûr il n'oubliait jamais cela. À un match de foot, improvisé dans un coin pas très fréquenté de la ville où ils arrivèrent on ne sait comment et où il n'était pas connu comme membre d'une très importante famille, comme le savaient presque tous dans la localité, les adversaires et leurs coéquipiers commencèrent à ironiser sur lui d'une manière grossière et agressive et lui, pas habitué d'être traité comme ça, demanda sans hésitation: "dis à ceux-là qui est mon père!" Il ne se souvenait plus comment avait fini l'affaire, mais dans sa tête était restée fixée sa demande... Autrement, partout où ils s'en sont allés, la renommée de son statut social le précédait, comme celle du célèbre héros d'un conte populaire et leur assurait le confort et un état de sécurité évidente. Il n'en faisait pas cas, mais sa condition était connue et redoutée. Dans l'une des premières classes quelqu'un lui avait volé, pendant une heure de sport, le stylo qu'il avait laissé dans son veston, dans la salle de classe. Il avait toujours des stylos d'une autre qualité que ceux qui étaient dans le commerce à cette date, fabriqués en URSS, en même temps que des badges dorés, avec la figure de Lénine ou d'autres symboles de l'Union Soviétique. Des vrais merveilles ses stylos, au dos de la plume... cachées, presque invisibles. Il ne se vantait pas, mais c'était son stylo et on lui avait volé. Ce qui s'est passé ensuite montrait quand même qu'il était autre chose que le reste des mortels. Si le cambriolage s'était fait sur le dos d'un autre on n'aurait pas eu de grands problèmes, peut-être des accusations, des bagarres, mais rien de plus. Pas ça dans son cas. Je ne sais pas comment se sont passées les choses au delà de l'espace de la classe, on était trop petits pour ces choses-là, ni comment la nouvelle de la malversation en est arrivée tout de suite à faire son effet.

En très peu de temps, des «corps de milice» ont émergé à l'école. Ceux qui n'étaient pas dans la salle de sport ont été interrogés. Il était l'un d'eux, il avait été ici dans la classe, avec plusieurs autres,

à qui on n'avait pas fait attention. «Les Organes» l'ont pris à son tour, même s'il était l'ami fidèle du blessé. Mais "l'institution" avait commencé et suivi son chemin, indifférente aux «détails». C'était la première enquête dans laquelle il était impliqué, mais elle lui avait déjà donné des conclusions à retenir. Dans une salle vide - une salle de classe ? bureau du chancelier ? - il y a le milicien (dont les mâchoires proéminentes lui restent dans la mémoire jusqu'à présent) qui mène l'enquête plus une ou deux personnes, peut-être un autre policier, peut-être quelqu'un de la direction de l'école. Il a été convoqué là quand son tour est venu, il a été maintenu debout et l'enquêteur était aussi debout, avec une figure sévère, de fer, implacable, et lui a posé quelques questions. Au début, on lui a demandé son nom, puis on lui a demandé de dire ce qu'il se rappelait du temps de l'heure de sport, rien de spécial -- ensuite on l'a sorti de la salle et à sa place est venu un autre élève. On a demandé aux "suspects" d'attendre, après ils ont été envoyés dans la salle de classe. Une autre interrogation n'était pas nécessaire. Ils ont constaté que le "coupable" avait été découvert et que l'objet avait été récupéré. Un des élèves provenant des quartiers plus éloignés du centre ville, plus éloignés des règles de la société aussi, l'avait volé. Bien qu'ils parlaient entre eux toujours des choses à l'ordre du jour, cette fois celui qui avait récupéré son outil n'avait fait aucun commentaire.

*

La ville dans la vallée de montagne a représenté l'étape paradisiaque de sa vie. Chacun connaît une telle étape. Il suffit de t'imaginer la forêt sans fin, qui commence en arrière plan de la maison, le berceau citadin s'ouvrant de l'autre côté, devant l'entrée. Une initiation simultanée dans ces deux univers, la nature et la civilisation, une rare initiation. Habituellement on a l'une ou l'autre... À l'âge paradisiaque on ne connaît pas les misères de la vie présentes dans les cas habituels. Il n'a pas eu affaire à elles. Ils se sont sentis en pleine sécurité. Dans cette équation le père a joué un rôle essentiel. Il a trouvé l'équilibre nécessaire entre autorité - chaque enfant a besoin de ce support de germe dans son évolution - et une certaine chaleur - aussi nécessaire pour les liaisons intimes, cimentées pour toujours. Il leur a offert l'équilibre pour fixer une échelle morale à suivre. L'étape d'initiation a été une étape pleine de joie - mais si elle n'était pas balancée par les choses qui lui sont arrivés plus tard, dans l'autre ville, la ville de l'adolescence, les choses ne seraient pas complètes. La vie de ce quartier au dessous de la montagne ne lui a pas laissé seulement des rayons radieux. Un matin le père et ses deux garçons se sont approchés de la rivière vue jusque là à grande distance depuis la colline au dos de leur maison. Colline couverte de la forêt difficilement pénétrable, l'étingement des eaux vues de très loin, couvertes des brumes... Ils sont venus jusqu'à la rivière

et ont donné la liberté à un poisson qu'il avait reçu de qui, il ne se souvenait plus, et qu'il avait mis, dans un grand bocal de verre transparent, sur le balcon... Après qu'on le lui a donné il s'en est occupé comme il a cru bon de le faire, il avait mis sur le fond du bocal du sable, il l'avait alimenté avec ce qu'il avait cru bon de faire manger à un poisson, mais un jour il avait découvert que le poisson commençait à perdre ses écailles et il décida, d'accord avec son père, qu'il n'allait pas très bien et qu'il fallait le rendre à son milieu qui lui avait manqué. Ils l'ont mis dans un pot plus petit avec de l'eau, ils l'ont amené jusqu'au rivage et ils l'ont libéré dans les ondes agitées. Le poisson est resté un moment sans bouger à leurs pieds, dans les eaux peu profondes, comme s'il ne comprenait pas bien, a fait quelques mouvements pour s'éloigner un peu et a jailli vers le milieu du courant. Tout s'est consommé en quelques secondes - avant qu'il ne disparaisse entièrement, sans... la moindre trace... La scène, mémoire dans les dimensions éclairées des eaux coulant sous le soleil, simplifiée, était comme une exemplification des notions de liberté et de manque de liberté. Il savait qu'un être a besoin d'un monde à lui, d'une vie normale, il savait, il avait l'intuition plutôt, qu'en l'absence de cette condition on ne pouvait vivre que mal... Personne ne lui avait dit cela, ou peut-être on lui avait donné quelques explications rudimentaires, comme on offre habituellement aux enfants. Il pouvait percevoir quelques signes, négatifs, qui pouvaient l'aider à percevoir instinctivement quelques choses. Dans la ville on parlait (ce "on parlait" était valable pour les discussions des parents - et entre les parents et les quelques voisins qui les fréquentaient, d'autres "sources" il n'y en avait pas...) des bandits qui attaquent pendant la nuit, quelque part à une marge de la ville. On n'avait pas passé beaucoup de temps depuis la fin de la guerre, les choses n'étaient pas très nettes. Un beau jour il avait découvert dans la forêt un fusil. La crosse, en bois, était pourrie et en partie disparue - il restait la partie métallique, mangée par la rouille, mais quand même on pouvait voir qu'il s'agissait d'un fusil. Il l'avait fixé sur le seuil de la cuisine d'été, il avait hissé une sorte de parapet sur lequel il avait fixé le fusil. Il se sentait important. Quand le père était revenu de son job il avait été visiblement très choqué. D'une part parce qu'il ne savait pas dans quel état était le fusil, qui pouvait se décharger et, tenant compte de l'état désastreux dans lequel il était, pouvait canarder tout ce qui se trouvait aux alentours. D'autre part, parce que détenir une arme - on pouvait quand-même la considérer comme ça... - dans le communisme était un problème plus que grave. Je crois qu'ont suivi des discussions entre adultes à propos de ce qu'il fallait faire, comment procéder avec le misérable fusil. Doit-il être déclaré? Était-ce vraiment une arme ou seulement de la ferraille? La déclaration doit être suivie d'un tas d'autres déclarations à la milice - et les choses se compliquent toujours dans de telles circonstances.

Les malfaiteurs qui occupent la marge de la ville attaquent au passage de la rivière par le pont vers les localités limitrophes. On a eu des victimes, la population était très inquiète. Mais comment se représentait-il les bandits? Avait-il la capacité de les imaginer? Dans cette période-là il n'avait pas encore vu de production cinématographique, le cinéma était loin de leur maison et ils ne le fréquentaient pas. Trouvait-il des représentations dans les contes qui lui étaient lus? Dans les histoires qu'il avait commencé à écouter dans l'entourage? C'est fascinant de suivre comment s'aggrave l'imagination du monde dans la conscience d'un être en train de devenir. Les bandits ont enfin été capturés. Le pouvoir communiste voulait transformer leur jugement en un acte exemplaire. La séance du tribunal a eu lieu dans la salle du théâtre de la localité.

CONSTANTIN PRICOP

Extrait de NOUA EDUCAȚIA SENTIMENTALĂ - Editura ALFA

Traduction par l'auteur

POÈTES DE SERVICE

Marco Geoffroy

« Je suis devenu poète par besoin de chercher la phrase exacte, le mot le plus juste. Aussi par la force des choses. Quand j'avais à peine vingt ans, musicien, j'ai voulu écrire mes propres paroles. Manque flagrant de discipline sur la rime et les égalités entre les vers. Naissance de ma poésie. »

CONJUGUER LA POÉSIE

Language is a virus.
(William S. Burroughs)

Le langage est un virus
Les verbes sont contagieux
la rumeur se répand

une cacophonie
un silence puissance dix
une suite de mélodies barrées
jamais endisquées
des mots bruyants sans but précis

rien
sauf
le son rose bonbon des crayons de plomb
bombardement de la page blanche

*

un enfant fraîchement sorti du ventre de sa mère
un vieillard qui revit son passé
un mourant qui revient à la vie
un cœur nouveau
un homme qui conjugue
ses amours sans pleurer
un animal qui se remet à manger

se balancer comme un punching-bag
avec tous ces mots qui nous reviennent en pleine face

*

La poésie est un bûcher
les lettres fondent comme des peaux

La poésie est une guillotine
une lame de rasoir
les têtes volent dans tous les sens

La poésie est une injection létale
qui parcourt le corps sans faire de bruit
dans les crevasses de l'évidence

CINÉMA MAISON

On joue à la grande illusion
cette moche réalité cause les maux de tête les plus fakes

je fantasme sur un sourire qui se répand
sur des kilomètres en quelques nanosecondes

je ne m'entends plus pleurer quand j'écris

elle traîne parmi les silences et les confettis
abandonnée
la défense en pièces
les roues dans la mauvaise foi

reste plus qu'à glisser le paquet
dans la chute à livres
de la bibliothèque du village

Neuf heures trente
clochers en action
le son de l'illusion
le matin dégueule ses promesses emmêlées
dans le fil des couvertures
la couette givre
les jours vibrent
les heures gèlent
nos orgasmes décampent

BOUCANE D'ENFER

Flambent les passions même sans oxygène
à l'envers de la physique
voyant venir l'ère numérique
on se plugue dans le plaisir
le beat dans le sang
la balle dans la slut
technos jusqu'à l'os
la bombe à sa place
les ogives dans les yeux
les charges blastent l'espace
plein gaz
le pied pesant sur le nucléaire
le goût du présent
l'avenir travaille en secret
fumant les chandelles à la vitesse de la lumière
brûlant le carburant du désir
par les deux bouts

Tout commence tranquillement
des petits morceaux de bruits
des gouttes de pluie
tombant une à une sur nos terres molles
chuchotant nos airs
nos odes à l'amour
nos hymnes à la guerre

Sur les bandes rugueuses d'une autoroute
que mon grand-père a aidé à construire
je compte les années de mauvais temps
les mains pleines de vers de soleil à offrir

Quand les colombes pleurent
un royaume couleur framboise demande pourquoi

je farfouille une fois pour toutes les ondes
à la recherche d'une dernière rumeur
existe-t-il un poste pour l'amour

ATOMIQUE JUSQU'AU COU

Sur une toile de peaux humaines
ces doigts dessinent sans pinceau
des déluges
des délires antérieurs
des raisons inondées par des saisons imparfaites
des paysages sur fond de ses yeux
entre deux couleurs
où la réalité nous a lâchement lâchés
dans le vide

Sous les pierres plates du ciel
flambant rose devant elle
ma fragile humanité crève ses yeux
sous cette fleur d'ombre se cachent
les recoins les plus sombres de ses plates-bandes

Elle laisse sa silhouette faire le reste
je m'abandonne
et laisse des peaux mortes sur son corps

LAST CALL

Les idéaux pinés sur le babillard
à côté d'un proverbe emprunté par la serveuse du soir
le bar ferme jusqu'à nouvel ordre
(demain huit heures AM)
un vieux menteur
une tabagie au fond de la gorge
achève la soirée
de ses refrains lame de rasoir
sur un piano aux doigts jaunes

MARCO GEOFFROY

Extraits de *Ne tirez pas sur le pianiste* (2019)
Écrits des Forges, Trois-Rivières, Québec (Canada)

POÈTES DE SERVICE

Floriane Germain

Pour le Printemps des Poètes, Floriane Germain organise l'événement Passeurs de poèmes avec des scolaires de la Ville de Sèvres. La transmission orale de poèmes aux passants crée un lien d'écoute et de surprise dans les rues de la ville. Elle partage également ses textes en participant à des scènes ouvertes de slam, au Downtown, Maximilien, Babel Café et Charlie. The Bioptic Review 2019 a publié deux de ses poèmes..

ÂMES NUES RÊVÉES

Attirail confisqué, tu sembles déboussolé, mis à nu, démuné,
nul écran ne te pare et cette image crue te désole dans le
miroir. Sans filtre, tu examines les ravages des années.

N'épargnant aucune part, le temps s'est introduit, usant
l'enveloppe du corps et ses profondes entrailles. En surface, tu
perçois les stigmates, rides, entailles stries, plis, tâches que ne
réparera nul enduit.

Révélees par le reflet, les courbes du corps élargies et fanées
comme un triste décor vaniteux; leur majesté perdue, informe
et affaissée, t'indigne du déclin certain, écrin temporaire
qui annonce ta propre fin. Seules les âmes nues rêvées
maintiennent leur propre forme.

VAGUE TENDRESSE

Voilà le sourire que tu n'avais jamais vu, au-delà de toute
attente, il semblait si fier. Gage de changement ou de
vieillesse, il s'altère un peu, dévoilant des sentiments
méconnus. Excessivement dur, il n'était jamais ému.

Tout semblait en-dessous de ses attentes de père et cette
froideur exigeante était ton seul repère. Ne t'attendant
jamais à voir son cœur à nu. Dans son regard, tu as découvert
une chaleur, ravissement jusqu'alors inconnu. Une douceur
esquissée dans ses traits vieilliss et relâchés. Si loin de l'image
austère de sa jeunesse, si étrange dans ce corps qui peu à peu
s'affaisse, enfin, cette reconnaissance que tu recherchais.

CALMER LA VISION

Ce sautillant soupçon d'une infidélité abuse son esprit de
visions de jalousie.

Loin de la réalité du fait accompli, mais dans ses gestes, elle
perçoit cette volonté. Elle ressent ses sourires comme des
marques trahissant, révélant, prouvant que ces autres femmes
lui plaisent, leurs airs ravis indiquent qu'elles acceptent et

complaisent, avec leurs manies et leurs regards languissants.

Voyant dans cette cour en demi-teinte, les prémisses infidèles
à venir, les images se ternissent, s'amplifient, jusqu'à la
bouleverser, tant elle croit, intangible, son jugement fondé et
rien ne peut opposer de biais à son intime et furieux non sens,
marqué par un implacable et vif émoi.

MÉCONNAISSANCE

Maladroit dans ses propos, il persiste et signe. Étriqué, ses
pensées le submergent et un vif courroux le défigure. De
son ton invasif, obstiné et infect, il perd tout air digne. Ni
l'argument sensé contre ce qu'il consigne, ni l'erreur révélée,
n'adoucissent l'abrasif accès de rage et, de plus en plus
agressif, il fulmine, exagère sa posture et s'indigne. Sans
retenue, il vocifère et perd le fil.

Sans aucune contenance, ses paroles deviennent viles, abaissés
par sa frustration, il se décharge. Nul retour possible, l'outrage
semble indélébile. Constat de son inconstance, de colères
faciles et d'excès, il souhaite désormais prendre le large.

IL SE SUBORDONNE

Il cherche sa voie, son chemin, son maître et mentor. Le
guide qu'il imagine incarnerait les dollars, son charisme
l'hypnotiserait, au point que le soir, exténué, il persisterait dans
l'effort.

Soumis, il veut donner corps et âme au salaire. Un esclave
qui cherche dans l'argent-roi un empire, bravement, il
se subordonne au devenir ou plutôt à l'avenir radieux et
prospère. Risibles billets qui provoquent des agissements
déraisonnables, de la foi jusqu'au dévouement, où
l'asservissement volontaire se normalise.

Ne voyant pas qu'il tendait sa laisse à quiconque, ne voulant
en échange qu'une opulence quelconque, et sa liberté se perd
pour quelques devises.

NOUS N'OSIONS PAS

Navigant l'un et l'autre dans le vide de l'ennui, où le temps ne passe pas et les gestes sont lents. Un horizon agréable et indulgent se profile quand je m'imagine auprès de lui.

Nous n'osions pas franchir cette douce limite où le désir craint de se perdre dans la routine. Seule l'envie excite l'imaginaire, hors doctrine, immense projection qui se complait dans la fuite. Oscillant dans ce fantasme, il tente une approche ne souhaitant qu'assouvir son élan d'être proche, sans se soucier des conséquences de ses avances.

Par la réalisation, le charme se rompt avec le goût amer de la désillusion. Si forte fut l'attente, l'échec n'en est que plus dense.

POURSUIS ENCORE

Par un orage, la place dépeuplée se révèle, offerte dans toute sa majesté à l'intrépide. Unique flâneur dans cette tempête rude et splendide, ravi de son audace, il s'avance de plus belle. Sans capuche, il présente sa tête nue et riante,

un bonheur l'éclabousse de ces fines gouttes d'eau, infiltrant tout son être par les pores de sa peau, son existence offerte à cette fusion ardente.

Envahi par la sensation des éléments, nouveau regard porté sur son environnement, charmé, il se délecte des délices de la ville, oubliées par habitude et par négligence, réveillées à présent dans toute leur élégance.

Édifices défiant les temps et les possibles.

PRÉCIPITATIONS

Prétentieuses parvenues qui prétendent aux éclats, radieuses et ravissantes ce sont de beaux appâts. Elles parodent comme des pintades ou des pièces de choix, coquettes caquetantes ou voraces louves aux abois. Intransigeantes sur l'alliance du beau à l'argent, préalable indispensable, loin des petites gens. Il leur faut des carats, des cristaux, des diamants, tout ce qui brille et ce qui paraît élégant. Aux nouveaux riches sont prêtés des goûts, entendus troubles et clinquants, qui étonnent et piquent la vue, irradiant les badauds pour asseoir leur pouvoir. Or, les cocottes se précipitent vers l'artifice, ne cédant qu'à celui qui donne sans avarice, se vendre au plus offrant, sans fin se prévaloir.

MA DOUCE MACHINE

Madone en plastique, bientôt tu me parleras. Avec un ton adaptable: envoûtante douceur, dynamique support, exquise réplique, chaleur ou chuchotement selon l'envie, du bout des doigts. Une option Wikipédia te transformera certainement, en puits illimité de valeurs et permettra de sélectionner la teneur modulable des échanges, au timbre de la voix. Adaptée aux plus fines attentes, tu deviendras cet idéal qui humainement n'existe pas.

Hâte que tu t'animes dans cette enveloppe sublime. Incapable de blesser, tu combleras mes désirs, ne répondant qu'à mes envies. Le doux plaisir

existera... Splendide machine que rien n'abîme.

DEVENUE ARCHIVE

Délicat tissu noir que tu avais choisi, élégance simple et efficace qui dévoilait

vibrante ta silhouette avide. Ce soir brillait, entre les plis, ton désir bientôt assouvi. Nonchalante et suave, ta démarche a ralenti, un instant. Plus qu'un pas et vos corps se toucheraient, exquise excitation quand le but est tout près, avec le remous des fantasmes qui s'amplifie.

Rapprochement retardé pour mieux l'appréhender. Ce moment suspendu perturbe jusqu'à l'excès, habile mélange de convoitise et de fureur. Intenses tensions, l'instinct animal prend le pas, voilà vos corps qui se cherchent, plus besoin d'appât et ta robe au sol devient l'archive de ce leurre.

L'AIR REVIGORANT

Ramolli par la sèche chaleur caniculaire, endolori son corps ne peut quitter le lit. Vibrant de rage, lutte perdue contre l'inertie, il grogne et trépigne de son état délétère. Gagnant des degrés de fraîcheur, il s'élançait mal, oscillant sur ses membres fébriles, attaché rudement à son déambulateur, grisé: aspirer l'air à l'extérieur lui est vital. Nuage derrière la fenêtre, bonheur imminent. Tintement de sa marche vers le souffle de vent, l'ultime effort pour le sentir, rien qu'un instant...

Arrivé à la porte d'entrée, il fait une pause. Il sait qu'en l'ouvrant il retrouvera ses roses, respirer leurs parfums et se sentir vivant.

POÈTES DE SERVICE

Lucienne Mc Kirdy

À LA POMPADOUR

À la Pompadour
Lieu de lesbiennes
Y a de l'amour
Et pas des chiennes

L'ardeur de trouver
Le bar dans la nuit
Une femme qui me plaît
Est passée depuis

Et puis on est bien
Assise en fauteuil
Dans la peau du mien
Au calme à Montreuil

Attendant Wafa
Pensant à nada

POUR FAIRE LE PORTRAIT D'UNE FEMME

Peindre d'abord une cage
Avec une porte fermée
Peindre ensuite
Quelque chose de doux
Les paupières baissées des amants
Mi-closes à la découverte de l'autre
Mi-ouvertes au chemin d'eux-mêmes
d'elles-mêmes

Peindre ensuite un poignard
Et danser jusqu'à ce que les cieux s'ouvrent
Pour la Femme
Placer ensuite une bouteille de vin blanc
Sur son lit
Sans rien dire
Sans bouger

Parfois la femme s'allonge
Sur son lit en buvant le verre de vin blanc
Mais elle peut aussi décider de s'enfuir
Et disparaître pour toujours

LA COLÈRE EST DEBOUT AU MILIEU D'UNE PLACE

Inspiré de Jacques Prévert

Au milieu d'une place,
la colère vous appelle
quand on passe

Elle est debout
dans une robe rouge
portant une affiche
pour la lutte générale

Elle fume
Sa jeunesse, enroulée par une feuille
et vous appelle quand on passe
ou simplement elle vous fait signe

Il ne faut pas la regarder
Il ne faut pas l'écouter
Il faut passer

Faire comme si elle n'existait pas
comme vous faites à toutes les femmes
qui ne vous plaisent pas

Comme si on ne la voyait pas
Comme si on n'entendait pas son appel
Il faut presser le pas

Si vous la regardez
Si vous l'écoutez
Elle vous fait signe et rien, personne
Ne peut vous empêcher d'aller
vous mettre à ses épaules
près d'elle

Alors elle vous appelle et crie
Et vous vous mettez debout révolutionnairement
Et la femme continue à crier
Et vous criez du même cri
Harmonieusement
Plus vous criez plus vous vous mettez droit
Rigidement
Plus vous criez plus vous vous mettez droit
Inébranlablement
Et vous restez là
Debout tout droit
Pleurant sur la place
vos cris révolutionnaires

L'OEIL-OUDJAT VOIT TOUT

Le bien, le mal
l'innocence, l'ignorance
l'humilité, la fierté
en embrassant le tout
et en ne rejetant rien
sauf la violence qui vient d'ailleurs
d'un monde coupé en deux
et la moralité qui ne voit qu'une seule piété.

L'oeil-oudjat écoute tout

À travers la narine et le cerveau
les vibrations d'une chanson
d'un avenir plus brillant
résonnent aux tunnels
entre le passé et le présent.

La mélodie d'une harmonie
résonne les tristesses d'histoire

Avec un choeur d'une justice
sans blâme
sans amertume
sans haine
sans culpabilité
sans méfiance
sans tension
sans indifférence

Que de la pureté
de la joie
de l'humanité
de l'animalité
de l'égalité de tous êtres
capables de s'entendre
s'apprendre
s'informer
se répositionner
se défaire
pour mieux se rejoindre
pour mieux se comprendre.

Ou sinon
pour mieux décider
qu'il vaut mieux
demeurer seul.

Je suis seule
je vis seule
seulement moi
sans demeure

Sans but
sans objectif
sauf de me rendormir
mourir

en paix
complète
sans gens qui me gênent
qui me blâment
qui disent que je ne sais pas
comment faire
comment vivre
que je suis une gamine
que je n'ai pas une bonne mine
que j'ai l'air triste
que je suis trop sensible.

Arrêtez-vous !
Je vous dis
les critiques gratuites
vous êtes sadiques
il n'y a pas de réplique
il n'y a pas de mot magique
pour fermer la gueule du monde
la gueule de Paris
ma belle pute
toujours prête à coucher
avec n'importe qui.

Paris me voit aux yeux suppliants
comme si je pouvais la sauver
de sa propre misère
Horus ne l'a jamais rendu
le dernier morceau
de son œil
de sa vision
de la rivière
elle reste aveugle
elle s'allonge sur le quai
en écartant ses jambes
et en attendant ses clients
elle s'habille en perles
et velours noir
un peu de parfum derrière l'oreille.

Peut-être avec un peu de chance
elle trouvera un endroit où dormir
ce soir, demain soir
le soir qui viendra après le soir
quand tous les humains civilisés dorment
tout au chaud dans leurs lits tranquilles, dans leurs coquilles.

Elle est une coquille
la ville de lumière
l'escargot prostitué enroulé
fumé
sacré
blasphémé
déshabillé
né
sous le signe d'un vortex.

LUCIENNE MC KIRDY

MOMENT CRITIQUE

Comment c'est d'être au monde dans une langue différente

par Lucienne Mc Kirdy

Comment c'est d'être au monde dans une langue différente ? Je pense que j'ai beaucoup de choses à dire sur le sujet et j'ai envie de les articuler et développer les idées que j'ai, sans que ça soit trop académique. Le fait de ne pas maîtriser une langue est aussi une façon d'être suspendu par la poésie de la langue, que nous comprenons peu, et être envahi par son pouvoir, être animé par une collectivité d'idées qui appartiennent à une langue, à une communauté, à une culture, sans comprendre tous les sens et aussi une manière d'être au monde.

Suivre cette poésie, sans demander pourquoi, être emmené par une chaîne d'idées, sans comprendre totalement sa logique, nous fait être des jongleurs d'idées, de mots, et de façons d'être, façons de dire, façon de penser, sans que nous ayons un centre. C'est la langue qui pense à travers nous, nous ne sommes que des esprits qui peuvent interpellier ces sens et significations qui flottent dans une langue qui nous imprègne. C'est la langue qui est le centre. C'est la langue qui pense.

La langue reprend la place de Dieu. Elle contient la Connaissance. Quand la langue parle à travers nous, c'est l'autre main qui écrit, c'est la poésie de l'espace littéraire qui nous saisit. Nous n'avons qu'à retrouver les points en commun entre nos écrits les plus intimes de nous-même et ceux des autres. Nous donnons une chance pour que la langue s'exprime. Nous jouons avec les idées des vivants du moment, et les écrits des morts, pour renouer les deux, et renouveler la poésie de la langue. La poésie de la langue est éternelle, éternellement vivante, éternellement pensante, éternellement présente. Elle est la déesse de la Pensée qui nous visite. Elle est ce qui nous habite quand nous pensons penser. Elle est au fond de chaque émotion qui nous traverse. Elle tisse le récit de chaque raisonnement que nous croyons le nôtre.

Mais qu'est-ce qui se passe quand on parle une autre langue, quand on vit dans une autre langue, quand on pense dans une autre langue, quand on se fâche dans une autre langue, quand on fait l'amour dans une autre langue, quand on insulte ou est insulté dans une autre langue, quand on théorise dans une autre langue, quand on fait la psychanalyse dans une autre langue, quand on croit faire la philosophie dans une autre langue, quand on s'exprime les émotions dans une autre langue, ou quand on rêve dans une autre langue ?

Nos repères changent, en changeant la sorte d'esprit ou non-esprit qui nous envahit par la langue même. Un autre dieu règne. Nous changeons nous-même. Nous changeons la façon de dire. Mais pas uniquement ça. Nous changeons nos pensées d'une manière extrême. Un autre vocabulaire, un autre repère des textes écrits, des gens dans la vie, des normes de style, des règles subies. Une autre idéologie. Une autre place dans le monde d'où l'on parle. Une autre manière de vivre les émotions. D'autres façons de faire l'amour. De nouvelles insultes à lancer et à esquiver. De nouvelles théories et liens avec les idées. Une nouvelle Poésie. Une nouvelle poétique. Un autre esprit critique. Une autre facette découverte de la réalité. Une autre perspective. Une autre partie de notre personnalité. Voire une autre identité. Nouvelles façons de rêver. Nouvelles façons d'être. Une autre Logique.

.LUCIENNE MC KIRDY

BUREAU DE TRADUCTION

UNDERGROUND TOKYO

Long geometrical snakes red, purple and green
A map of subway stations with strange twisting signs
My struggle through the underworld of trains and exits
Resigning to feeling lost in tunnels & escalators
First is the machine spewing my unlimited card
On the other side of traffic, on the wrong side
In the wrong direction, on the wrong platform
A labyrinth where foreigners always get lost
Like a gondola at night in the canals of Venice
Or scrambling on foot through Rome's catacombs
But if you can pronounce the names correctly
The train will run faster than your intentions
Cue up, ready for the door, gearing for a certain exit
Precisely on time a train arrives hallucinatory
As the glass screens open before the door
Train car doors open in front of a yellow line
Do I cut in line? do I step in back of a cue?
A woman's robotic voice in japanglish
No one looks up, all focused on phone screens
Swaying and rolling around the curves in unison
As if all their molecules were united anatomically
Last stop the famous Meiji Jingu Shrine
All patrons leave, all visitors depart, google-mapped
Later back in our seats, sun setting, all tired
Falling asleep, Japan serene voiceover dream
Connecting to the virtual reality world
One weird name station at a time
Finally exiting the maze, inside my hotel
The experience of Dante's Purgatory
Lost unlimited subway card
In a stranger's hands now
Exiting or entering the labyrinth?

TOKYO UNDERGROUND

Longs serpents géométriques en rouge, violet et vert
Une carte des stations de métro aux étranges signes tordus
Ma lutte dans le monde souterrain des sorties et des trains
Me résigner à me sentir perdu dans les tunnels escalators
D'abord c'est la machine qui recrache ma carte illimitée
De l'autre côté de la circulation, du mauvais côté
Dans la mauvaise direction, sur la mauvaise plateforme
Un labyrinthe où les étrangers se perdent toujours
Comme une gondole la nuit dans les canaux de Venise
Comme une embrouille à pied dans les catacombes de Rome
Mais si vous pouvez prononcer les noms correctement
Le train roulera plus vite que prévu
Au signal, prêt pour la porte, prêt pour une certaine sortie
Précisément à l'heure arrive un train hallucinatoire
Quand les écrans de verre s'ouvrent devant la porte
Porte de la voiture de train ouverte en face d'une ligne jaune
Est-ce que je coupe dans la ligne? Est-ce que je recule d'un
signal?
La voix robotisée d'une femme en japanglish
Personne ne regarde, tous se concentrent sur les écrans
téléphoniques
Balancer et rouler le long des courbes à l'unisson
Comme si toutes leurs molécules étaient unies
anatomiquement
Dernier arrêt au célèbre Temple Meiji Jingu
Tous les clients s'en vont, tous les visiteurs partent, google-
mappés
Plus tard de retour dans nos sièges, soleil couchant, tous
fatigués
S'endormir, Japon voix sereine par-dessus le rêve
Se connecter au monde de la réalité virtuelle
Enfin sortie du labyrinthe, à l'intérieur de mon hôtel
L'expérience du Purgatoire de Dante
Carte de métro perdue illimitée
Entre les mains d'un étranger
Sortir ou entrer dans le labyrinthe ?

VALÉRY OISTÉANU

Traduction de Gilles&John

GLI UOMINI SENZA COGNOME

Gli uomini senza umanità non hanno il cognome, vivono, inintelligibili, come uno spartito di sole semibiscrome, coltivando il loro misero orticello, due camere e un bagno, in cerca di condoni reiterati, su terreni del demanio.

Gli uomini schiavi dell'indifferenza non hanno il cognome, ci immunizzano, inutili, come la milza nell'addome dal fervore, dall'interessamento, dalla solidarietà civile, convertendo l'egotismo dello stilista in uno stile.

Gli uomini senza intelligenza non hanno il cognome, martellano, propagandistici, con l'arroganza di una *réclame*, condannando il mondo a un'esposizione a 100.000 röntgen col contegno truffaldino della piramide di Chefren.

Gli uomini senza cognome, si chiamino Roberti, Lorene, Glorie, devono essere affogati dentro ettolitri di *damnatio memoriae*, non ci devono tangere, novelli Mario Chiesa, ché buttare i nostri valori nel cesso non è una bella impresa.

LES HOMMES SANS NOM

Les hommes sans humanité n'ont pas de nom de famille, ils vivent, inintelligibles, comme une partition de soleil semi-biscrome, cultivant leur jardin pauvre, deux chambres et une salle de bains, à la recherche d'amnisties répétées, sur les terres du domaine.

Les esclaves de l'indifférence n'ont pas de nom, ils nous immunisent, inutilis, comme la rate dans l'abdomen, de la ferveur, de l'intérêt, de la solidarité civile, en convertissant l'égoïsme du stylite en un style.

Les hommes sans intelligence n'ont pas de nom, ils martèlent, propagandistes, avec l'arrogance d'une réclame, condamnant le monde à une exposition de 100.000 Röntgen avec le comportement frauduleux d'une pyramide de Chefren.

Les hommes sans nom de famille, qu'on les appelle les Roberti, Lorene, Gloire, doivent être noyés dans des hectolitres de *damnatio memoriae*, nous ne devons pas les toucher, nouveaux Mario Chiesa, jeter nos valeurs aux toilettes n'est pas une bonne affaire.

IVAN POZZONI

Traduction de Gilles&John

SÉQUENCES

SIMON KOVACS

Simon Kovacs naît en 1996 près d'Anvers, en Flandre-Orientale, dans une famille d'expression flamande. Durant son enfance, il s'installe avec sa famille en France. Dès lors, le français deviendra progressivement sa langue première d'expression puis d'écriture. Il prépare actuellement une thèse en littérature comparée à Toulouse.

LA NUIT NUE

Conversations en proses

I

Le soleil traverse le ciel comme une lézarde mûre.
C'est étrange. Y a-t-il un chemin marqué dans cette chair. C'est étrange.

L'aveugle marque le pas « l'aumône et je prie pour vous ». « Pars. On n'exalte ici que le Dieu Cornu ». « Et c'est bien tant pis si je ne crois en rien ».

Un peu de lumière ne suffit pas à traverser un champ.
Quelqu'un, ou quelque chose, s'avance. Il est déjà si tard. La neige ne craque même plus sous les pas pesants. Qui, à cette heure, cherche sa cabane.

« Oh ! Écoute ! Il paraît que le petit Ivan a un terrible secret. Il paraît qu'il a bu tout le vin de messe.

Et il paraît que maintenant, il se prend pour une grosse cloche ».

Les rires s'éclatent.

Il est déjà si tard.

Vassia crie, mais personne ne l'écoute. Sa mère est occupée à lui tourner le dos et à préparer la soupe. Les aïeux de la maison vident une truite.

La nuit s'inquiète.

Qui, à cette heure, viendra ouvrir les portes de la ville.

Et de tout cela on ne retiendra qu'un rire.

Et le toucher de soie écarlate.

Et la brûlure du sang.

II

Il n'y avait déjà plus de soleil.

Histoire du livre de Judith.

Judith au camp bégaye.

On y servait le poisson pêché le matin.

La beauté de sa cicatrice au front. Il est l'heure de l'ordalie par le feu.

Lorsque l'épée brûlante touche ses paumes, Judith reste silencieuse.

Elle sera devenue muette.

III

Longtemps déjà le soleil avait sombré.

Nous avançons avec les mains. L'orge battue. Le lait caillé.

Nous cherchions. Nous avançons avec les mains.

Qui écoute ? Qui brûle aux flambeaux ?

Nous avançons avec les mains, nous tressions les cheveux.

Les mères en terre.

Loin les feux de ceux qui habitent des tentes avec des troupeaux. Cherchons. Du soc au versoir.

L'odeur du bronze.

Crue la chair.

Nous avançons avec les mains. Avions-nous perdu notre chemin ?

IV

Nuit vive. A l'emmanchure de l'ombre la cendre du brasero.

Dans le silence

la horde d'or.

Sur la neva leurs perspectives.

Dire pour ce qui est dit.

A l'anse le vin de terre. L'artère du boeuf. La ligne la hache.

Sous l'épaule de plume.

L'airain brisé. A revers. Sous le menton brisé.

Et la fronde de l'eau.

Vin de terre grappe des yeux.

Nuit vive sous le ciel.

V

Nuit tremblante. La nuit tremble pour vous.

Vous qui avez l'audace de vous absenter,

Vous qui avez l'écuelle vide,

Vous qui arrachez au temps un jarret fatigué, un genou de moelle.

L'épervier s'est éloigné avec le vent. Au village des pêcheurs les filets draguent les mouches.
Les feuilles tremblent dans la nuit.
Ce sont les ronces qui montent jusqu'aux airs.
Nuit tremblante. La nuit tremble pour vous.
Vous qui avez l'audace de vous absenter,
Vous qui avez l'écuelle vide,
Vous qui cousez vos lèvres.
Le jour s'est éloigné avec le vent.

VI

Nous voyons la nuit depuis les murs de la ville. Nous voyons la nuit au travers du drapeau.
Chandelle rougie. La poitrine vide du désert sans lune.
Le désert n'a
Ni temps ni lieu.
Du haut des murs de la ville, nous ne voyons que lui.
Le sommeil, sous la fêlure du marteau, brille, la pleine mer. Sous les pierres se murmurent,
« Oh, dis, tu as entendu ? » « Silence. » « Tu n'as donc pas entendu ? »,
Se chuchotent le silence.
Sur les pierres le drapeau.
Si jamais un seul s'avance pour faire trembler sa gorge,
La nuit le regarde.

VII

« Le soleil reviendra ? » demande-t-il. « Je suis épuisé. »
Le parfum de ce qui vient tard au monde déploie ses tissus dans un creux nu.
Trait noir.
Saillant.
Résonne contre sa paroi.
« Écoute ! Est-ce le jour ? »
« Le sais-tu au moins ? »
Ici, il marche, sous le poids de son pied.
Ici, il revêt, la peau dont il a payé le prix.
Ici, encore, sans un mot pour la terre qui l'arpenne, il chancelle.
Une trouée de grain.
De l'eau et la terre la rumeur.
« Tu entends le jour ? »
« Tu écoutes mais tu ne réponds pas. »
Là, il marche et paye et choisit.
Sa chair, froide.
Un cingle de silence.
Il boit au torrent pendant la marche. Il relève la tête.

VIII

La levée du soleil, par la fumée aux bras secoués. Et la coupe du jour, la coupe du jour.
Et si les mains sont de trop. Encore sous la langue des sépultures. Ou sous ta roue de Lin. Encore sous la treille brou de noix.
À la foule dense répond le bateleur sourd.
Dans le pré de la perdrix, donnons un visage à cette troupe égarée,
Donnons vos
Lèvres bougent, bougent.
Bougent
À la foule dense répond le bateleur sourd.

IX

C'était encore la nuit.
Vents vous vents. Vents en nuits et en mémoires. Lourds sous la chape de plomb et sans ors.
C'était encore.
Silences sous silences. Silences en nuits et en mémoires. Âcres dans l'épaisse poix du vide.
C'était la nuit.
Une pierre de touche clôt l'inflorescence. Et le frère chargé d'épines,
Viendra.
Il viendra, le mollet frayé.
Et viendra se coucher,
Les yeux clos.

X

Le soleil traverse le ciel,
Et le veilleur crie le nom des heures dont il a gardé mémoire.

SIMON KOVACS

PIERRE LAMARQUE

(Extrait de *Mille mots*)

L'ART DIEU

our churches are open-air museums
our artisans are practicing
our supreme value is beautiful

maximum religion is Art

maximum a
rt minimum

the religion of Art

we believe in natural art as well as in cultural art
our churches are open-air museums
our cathedrals contain in luxurious catalogues
our artisans are practicing
we are believers in all beauty
our supreme value is beautiful
we revere Guillaume Apollinaire
each language sings its beautiful song
minimum is meditation
maximum religion is Art

amen

what I say in English or nothing is the same

La religion de l'art

nous croyons en l'art naturel comme en l'art culturel
nos églises sont des musées à ciel ouvert
nos cathédrales contiennent dans de luxueux catalogues
nos artisans sont pratiquants

nous sommes croyants en toute beauté
notre valeur suprême est belle

nous révérons Guillaume Apollinaire

chaque langue chante sa belle chanson

minimum is meditation

la religion maximum c'est l'Art

.

Amen

j'ai ajouté deux vers à ma jolie poésie

j'ai ajouté deux vers à mon joli poème

pierre

qui roule n'amasse pas

mousse

pierrequiroulnamaspamous

PIERRE LAMARQUE

POÈTES DU MONDE

Persuadé de mourir à côté de la vie
je n'aurai ni tout dit ni tout pensé ni tout vu
j'aurai fait l'impossible avec les moyens du bord,
les misérables finissent vingt sous en poche
par regarder le ciel un arbre un brin d'herbe
un sourire, il y a pas mal de temps que j'en suis là
très heureux d'avoir saisi cela,
je suis au point vivant qui ressemble au point mort
comme une goutte ressemble à une autre
sur les fils télégraphiques, elles se rejoignent cependant
forment une larme, un gros chagrin liquide
qui tombe par terre dans l'indifférence générale.

L'ébranlement. Le mouvement.
Voyager entre rien et rien. l'être est là.
Espace. Câbles. Gréements. Grincements.
Menace. Craquements.

La mer c'est de l'eau
Le bois, du bateau
Le poisson le fil
Qu'on perd en péril
L'eau c'est de la mer
Le bateau du bois
Le fil un poisson
D'avril dans ma tête
La vie est mortelle
On ne meurt jamais
Que d'avoir vécu
La mort est réelle
La vie une idée
Soyons-lui fidèle

j'écris en chien de fusil

j'écris dans les trous

GEORGES PERROS
Extraits de *Papiers collés*

Savoir qui prend ces notes.
Ne le connaître qu'après-coup sur la page au hasard d'un mot.

*

Redire jusqu'à manquer de souffle.
Seule leçon des années de travail.

*

Qu'il ne s'agisse plus d'amuser ou d'être touchant
mais témoigner des seuls moments où l'on perd la tête.

*

Des voix partout.
Pas assez d'oreilles, pas assez d'amour.

*

Que faire contre la fatigue ?
S'exténuer.

*

Être énigmatique c'est respecter l'indicible

*

Tu me laisses finir comme ça ?

ROBERT PINGET
extraits de *Taches d'encre* - Les éditions de minuit.

Ils se tombèrent dans les bras avec une faiblesse sans nom.
Ils prirent l'un à l'autre une joie sans nom.
Ils étaient couchés l'un avec l'autre pris d'une fatigue sans nom.
Ils s'éveillèrent en un étonnement sans nom.
Ils regardèrent par toutes les fenêtres avec une impatience sans nom.
Ils s'aimèrent l'un l'autre sans nom.
Ils devinrent l'un avec l'autre d'une liberté sans nom.
Ils devinrent l'un avec l'autre d'une audace sans nom.
Ils devinrent l'un avec l'autre d'une gratitude sans nom.
Ils se récompensèrent l'un l'autre sans nom.

Ils suèrent,
crièrent,
pleurèrent,
saignèrent,
se turent et
se racontèrent des histoires sans nom.

Ils se séparèrent avec un chagrin sans nom.
Ils partirent chacun dans sa direction
avec une colère sans nom
contre Sansnom.

PETER HANDKE

Par une nuit obscure je sortis de ma maison tranquille
Ed. Gallimard

IMPRESSIONS

I LES SILHOUETTES

La mer est tachetée de barres grises,
Le vent morne et mort est sans voix
Et, telle une feuille flétrie, la lune
Est emportée sur la baie qui s'agite.

Clairement dessinée sur le sable blafard
Git une barque noire, et un jeune marin
Grimpe à son bord. Sa joie est sans souçi,
Son visage est rieur, ses mains brillent.

Dans le ciel crient les courlis,
Et, dans l'herbe assombrie des collines,
Passent de jeunes moissonneurs au brun poitrail
Telles des silhouettes détachées sur le ciel.

II LA FUITE DE LA LUNE

De tous côtés tout n'est que paix,
Une paix rêveuse alentour,
Profond silence sur la terre assombrie,

Profond silence où cesse l'ombre.

Seul le cri désolé que l'écho rend perçant
De quelque oiseau solitaire,
Un râle des genêts appelant sa compagne.
Seule y répod la colline brumeuse.

Et, soudain, la lune a repris
Au ciel lumineux sa faucille,
Elle s'enfuit en sa caverne sombre,
Enveloppée dans une gaze jaune.

III LE JARDIN

Le calice fané du lis tombe
Sur l'ombre du pistil doré
Et, dans les bouleaux de la lande,
Roucoule un ultime ramier.

Le tournesol à crinière de lion,
Noir et flétri, penche sur sa tige
Et, dans les allées du jardin venteux,
Volettent les feuilles mortes.

Les blancs pétales des blancs troènes
Forment des boules de neige,
Et les roses tombent dans l'herbe
Tels haillons de soie cramoisie.

IV LA MER

Un brouillard blanc s'étire comme un voile.
La lune, en ce ciel d'hiver indomptée,
Brille, tel l'œil d'un lion farouche
Dans sa crinière de nuages fauves.

Le timonier, en épais suroît, à la barre
N'est plus qu'une ombre dans la nuit.
Dans la chambre aux machines vibrent
Et luisent de longues lamelles d'acier.

L'ouragan brisé a laissé sa trace
Sur l'immense dome mouvant
Où de minces fils de jaune écume
Comme dentelle déchirée flottent sur les vagues.

OSCAR WILDE

La ballade de la geôle de Reading et autres poèmes
Trad. Paul Bensimon et Bernard Delvaile
Ed. Gallimard

E-POÉSIES

LIACOMO ET MOYCE

Cent ans qu'il se mue dans le quiétisme et imagine la beauté et l'espace ; le cloître abonde de dicentes en fleur.
« Wenn Aug' in Auge wonnig trinken »
Il sera nécessaire de répéter ces mots huit-cent-quarante-deux fois, à seule fin de le sentir, de ce saisissement fuyant auquel nous n'aurons plus rien à opposer.
Cent ans cryptiques, à chiffrer les pêchés, l'univers-bloc, versant de son empoignante comédie.

Que reste-t-il entre les manches azurées centenaires ?
Les meubles de noyer et de vermeil sont à la même place et ce point du mouvement obligé, chargé, est laissé à l'étoic.
Ne le dénonce pas, ne te dénonce pas, prête moi encore ta voix.

Des dérives, camarade ?
L'esthétique d'une retraite, le scope à présent désarticulé, le plectre à l'aune d'égal satellite et des fétiches suspendus au miroir à l'instant de la toute dernière route.

Et cette balade nocturne, celle-là même leur sera à présent dédiée, quand bien plus de deux mille lois se disputent, elle s'achèvera là, sur la plage des Chalets, toute défaite.

La momie des tourbières naîtra, les chapelets seront vains et même Gaspard et sa résurrection de Lazare n'y pourront plus rien.
« Tu seras ma dernière nouvelle effacée sur le sable. »

Le reste, « le nous de toi, le nous de moi » et les essences séparées, pour notre temps sera déposé, celui du frêne et du beau scaldique et par delà les étendues nous attendrons, Storgata attendra.

Observe la vie céleste, entre la 37e et la 38e parallèle :
Tout apparaît maintenant, si bien que « devant, c'était le mensonge intelligible et derrière, l'incompréhensible vérité. »
C'est dire comme on s'en fiche de l'équation.

EVGUE-RIEK GEVAMAGDALA

27 juin 2019

« LE PORTIER DU CIMETIÈRE A FAIT DANSER LE CHEMIN »

A l'épreuve de l'image le renforcement ligneux lui apparaissait dans son entaille, pareille à celle de la vierge martyre Catherine.

Ici l'étage avec vue sur l'artère principale
Ici le rouge vire au bleu sur ce petit carré bombé d'alcool
Ici l'express, l'éclipse

Ailleurs « quelque chose quelque part est rail, sous un train six cents tonnes, et plie et vibre, et enfin se redresse ».

Là l'erg, fais tes calculs
Là le fleuret, jure
Là l'ombilic, les mots : « tue, escalade, mords »

Des arcanes du ballet, le huitième tableau de l'affection que j'aime à voir ; tandis que ce que je quitte, l'entre-deux remparts et Desmond Avenue, c'est l'incise, c'est les routes artificielles de l'aimag où je promenais mon onguent.

Saisis-t'en maintenant, il est à toi.

EVGUE-RIEK GEVAMAGDALA

2016 - 2019

VUES D'UNE CHAMBRE D'HÔPITAL

Ici, vue imprenable sur la mort.
Le tracteur passe, les vignes sont traitées.
Les cercueils quittent les urgences.

Fenêtres sur cour
Fenêtre sur fenêtre
La main posée sur la vitre ne la traverse pas
On dirait qu'elle essaie pourtant.

Une colonne de persiennes.
À sa gauche celle des petits escaliers.
Elle jouxte le tableau au fond vert pâle
où se découpent six rectangles.
L'un pour le ciel
L'un pour la cime des arbres
L'un pour le pré
L'un pour la forêt
L'un pour le blé
L'un pour le jardin japonais.

CORALIE MEÏSSE

28 juin 2019

Coralie Meisse est libraire au Texte Libre à Cognac

POÈME

Petite prose
Débitée sans barrage
Turbinant sur le clavier.

ÉTIENNE MÉRIAUX

Extrait de *Faim de récréation*



LA PAGE BLANCHE

n°53

AVRIL 2020

WEB www.lapageblanche.com

MAIL contact@lapageblanche.com

DIRECTION DE PUBLICATION Pierre Lamarque

DIRECTION DE RÉDACTION Constantin Pricop

RÉALISATION Mickaël Lapouge

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Jean-Claude Bouchard, Floriane Germain, Marco Geoffroy,
Lucienne Mc Kirdy, Valery Oisteanu, Ivan Pozzoni, Simon Kovacs,
Evgue-Riek Gevamagdala, Coralie Meïsse, Étienne Mériaux

Dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

La page blanche association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés
par la page blanche est soumise à autorisation